

A photograph of a brick wall with a light blue sign that reads "tor Hugo". The sign is mounted on a concrete ledge. The bricks are red and weathered. There is some dry grass and a small white object at the base of the wall.

tor Hugo

SYLVIE FREYERMUTH & JEAN-FRANÇOIS P. BONNOT

Des personnages et des hommes dans la ville

GÉOGRAPHIES LITTÉRAIRES ET SOCIALES

PETER LANG

A photograph of a brick wall with a light blue sign that reads "ator Hugo". The sign is mounted on a concrete ledge. The bricks are red and weathered. There is some dry grass and a small white object at the base of the wall.

ator Hugo

SYLVIE FREYERMUTH & JEAN-FRANÇOIS P. BONNOT

Des personnages et des hommes dans la ville

GÉOGRAPHIES LITTÉRAIRES ET SOCIALES

PETER LANG

PRÉFACE

À quoi tenait le malaise que j'avais ressenti autrefois ? Était-ce à cause de ces quelques rues à l'ombre d'une gare et d'un cimetière ? Elles me paraissaient brusquement anodines. Leurs façades avaient changé de couleur. Beaucoup plus claires. Rien de particulier. Une zone neutre. Était-il vraiment possible qu'un double que j'avais laissé là continue à répéter chacun de mes anciens gestes, à suivre mes anciens itinéraires pour l'éternité ? Non, il ne restait plus rien de nous par ici. Le temps avait fait table rase. Le quartier était neuf, assaini, comme s'il avait été reconstruit sur l'emplacement d'un îlot insalubre. Et si la plupart des immeubles étaient les mêmes, ils vous donnaient l'impression de vous trouver en présence d'un chien empaillé, un chien qui avait été le vôtre et que vous aviez aimé de son vivant.

Patrick Modiano, *L'herbe des nuits*, 2012, pp. 10-11.

Tedium vitae et déterminants économiques et socio-historiques

L'écriture de ce livre doit beaucoup à la transdisciplinarité ou, peut-être vaudrait-il mieux dire, à la pluridisciplinarité. Nous y parlons de la ville, de ses centres et de ses périphéries, nous abordons la question des réseaux qui structurent le tissu urbain et régulent les déplacements des populations. Nous aimerions dire, si le titre n'était déjà pris, que nous avons tenté de rendre compte d'une certaine *misère du monde*, particulièrement de cette misère et de cette tristesse existentielles – car il ne s'agit pas uniquement de déterminants économiques – qui semblent gagner progressivement des fractions de plus en plus importantes de la population, et frapper un peu au hasard comme une sorte d'épidémie dont on peine à discerner les causes et les voies de cheminement. L'idée d'un progrès constant n'a plus guère d'adeptes. Taguieff (2004, p. 302) écrivait il y a une dizaine d'années, avant la grande crise économique et financière, que « l'imagination de l'avenir désirable est en panne, alors même que se produit une éclipse du progrès. Désenchantement du futur. D'où ces effluves de *taedium vitae*, qu'on met couramment (abusivement ?) au compte des fins d'époque, des époques tardives. Peut-être faut-il reconnaître à la mélancolie une fonction heuristique. Et réentendre en ce sens, d'une oreille écologiquement sensible, une hypothèse formulée par Montesquieu : “Que savons-nous si la Terre entière n'a pas des causes générales, lentes et imperceptibles, de lassitude”. » Même si l'on n'évoque pas Sénèque, l'intérêt « scientifique » pour la lassitude de vivre et l'ennui est fort ancien. En 1850, le psychiatre Alexandre Brierre de Boismont (1850, p. 22) y avait consacré un petit volume :

Il n'est nullement besoin d'être fou [écrivait Brierre de Boismont] pour être mordu au cœur à l'époque actuelle par l'ennui et le dégoût de la vie. Lorsque personne n'est sûr de son lendemain, que la réputation, la propriété, la fortune, n'ont rien de stable ; lorsque conservateurs et socialistes commencent tous leurs écrits par cette phrase : Nous marchons vers l'inconnu ; qu'en regardant autour de soi on ne découvre que des ruines, pas une institution debout, et que l'intelligence est obligée de s'abriter sous le fer, croyez-vous que la tranquillité d'âme dont parle Sénèque soit à l'usage du grand nombre ? Cette préscience du mal à venir, ne dirait-on pas qu'elle est générale ? En voyant les populations s'élancer comme des torrents à la recherche du plaisir, ne comprend-on pas qu'elles veulent se fuir et détourner leur vue du mal qui est à leurs portes ? N'est-ce pas l'image fidèle des Juifs au siège de Samarie, s'écriant : « Buons et mangeons, car nous mourrons demain ».

La crise de 2007-2008, en donnant un coup d'arrêt à une croissance économique déjà bien mise à mal, a replacé en pleine lumière des inégalités qui avaient toujours existé, mais qui étaient un peu dissimulées par l'illusion d'un État-providence dont on attendait tout, et dont le désengagement progressif, en France comme dans bien d'autres pays « développés », laisse peu à peu apparaître les arêtes tranchantes d'une financiarisation de l'économie qui, étant structurée de façon supranationale, n'offre presque aucune perspective d'avenir aux cohortes de chômeurs et de précaires, dont les experts – sortes d'oracles dont la parole ne peut jamais être mise en doute, car elle se fonde sur des évaluations que le vulgum pecus n'a aucun moyen de vérifier et encore moins d'infléchir – estiment que leur situation s'améliorera lorsque les budgets des nations seront apurés et rééquilibrés. La peur du lendemain, un temps masquée par une consommation en constante augmentation, se manifeste également par un renforcement des particularismes de tous ordres, et notamment des spécificités religieuses et ethniques, par un retour progressif du politiquement correct, entraînant par exemple l'interdiction de toute critique appuyée – dont le blasphème constitue une forme – de principes censés être intangibles. Il faut souligner que ce phénomène n'est pas restreint au fait religieux, mais qu'il s'étend également aux faits politico-économiques. Une telle situation produit de bien curieux effets ; dans le même temps où les États, notamment en Europe, perdent une partie de leurs compétences régaliennes, on observe une montée du rejet de certaines minorités, qu'il s'agisse d'immigrés, de transfrontaliers, ou de groupes caractérisés par une errance constitutive de leur culture (les Roms, par exemple). Jacquemain (2012, n.p.) fait valoir à juste titre que « cette confusion du culturel et du politique produit le “communautarisme majoritaire” : dans chaque société, on ne demande plus à ceux qui se conçoivent comme minoritaires de respecter nos lois et nos principes, mais on attend d'eux qu'ils fassent en sorte de “nous ressembler”... ou de s'en aller. [...] Alors que les musulmans réclament qu'on leur donne simplement les mêmes droits qu'à tous, les laïcistes (entre autres) exigent des lois d'exception. [...] La citoyenneté se confond [alors] totalement avec l'identité – ce qui est la définition même du communautarisme – et il devient quasiment impossible pour un musulman d'être un bon citoyen. »